L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73. NOUVELLE-ORLÉANS, MARDI MATIN, 9 AOUT 1870. 43me Année—Vol. XLIII.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

NOUVELLE-ORLÉANS.
MARDI MATIN, 9 AOUT.

VENTES À L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir aux annonces.

[illegible] Sherff, à midi, à la Bourse des Négociants, [illegible] Encanteurs, rue Royale—Un terrain situé [illegible] Louis, entre Prieur et Johnson.

[illegible] Sherff, à 4 1/2 heures, sur les lieux—tous les [illegible] et effets qui se trouvent aux dragons [illegible] de la maison située à l'angle des rues Ch[illegible] et Poydras.

[illegible] Roger & Co., dans leurs salles d'encan, [illegible] Vieille-Levée — 300 balles marchandises [illegible].

[illegible] F. Morphy, au No. 67, rue des Magasins, [illegible] parts de farine légèrement avariée. Et à [illegible] après à crédit de l'Union—250 balles [illegible] retirées du navire St-Lawrence.

[illegible] même, au No. 67 de la rue des Magasins, [illegible].

[illegible] H. Montgomery, à sa salle d'encan—Vente [illegible] de meubles.

[illegible] Dejan, aux écuries de F. Liñer, rue du [illegible] aux de selle et de harnais, mulets, bœufs, &c.

[illegible] Valeton, au No 14 rue Naches, vente de [illegible] de jambons, épaules, bœuf, porc, graisse, [illegible], huile, vin etc.

[illegible] Minnimart, à 10 heures et demie, à l'encan [illegible] rues Bons-Enfants et Union—Un magasin d'épicerie.

[illegible] Vincent & Co., aux Nos 62 et 64 de la rue de [illegible] — Marchandises sèches, linguerie de [illegible], nailles, etc.

[illegible] Hoffman, Marks & Co., au No 28 de la rue [illegible] — Établissements d'un de saison et [illegible].

ATTENTION !!

[illegible] propriété améliorée à l'encan, par la suite.

[illegible] appelons l'attention sur la vente qui aura lieu [illegible] midi, à la Bourse des Négociants, [illegible] Pecantourt, rue Royale, par le ministère [illegible] d'un terrain, situé rue St Louis, [illegible] Johnson, Deuxième District, avec [illegible] ances et appartenances.

ATTENTION !!

[illegible] midi, à 4 1/2 heure P. M., sur les [illegible] Sherff procédera à la vente aux enchères [illegible] de tous les meubles et effets qui se [illegible] dans la maison située à l'angle N. E. des [illegible] Adelaïet et Poydras, Premier District.

[illegible] Coton ! — Voyez l'annonce d'encan de [illegible] Morphy.

[illegible] Farine ! — Voyez l'annonce d'encan de [illegible] Morphy.

Les Nouvelles.

[illegible] partageons l'émotion avec laquelle [illegible] leurs français ont dû apprendre les [illegible] que nous publions plus loin. [illegible] nous hâtons de dire qu'ils ne [illegible] être découragés. Les nouvelles [illegible] se résument ainsi:

[illegible] prussienne est allemande toute [illegible] et deux colonnes s'est perdue [illegible] deux alliés de l'armée française.

[illegible] au quartier-général de cette armée [illegible] paraît avoir ignoré ces mouvements des alliés out en à supporter le choc de deux tout mille bom[illegible].

[illegible] général McMahon, commandant l'aile [illegible], après une série d'engagements [illegible] et à Hagenau, se replier sur Sa[illegible] située sur le chemin de fer qui [illegible] de Strasbourg à Nancy. De [illegible] conserve ses communications avec [illegible] qui fait le général Douai, et avec [illegible] commande le maréchal Ba[illegible].

[illegible] général Frossard, qui commandait [illegible] à Forbach, a dû, après avoir [illegible] une première attaque, se replier [illegible].

[illegible] Mac Mahon trois corps d'armée intacts [illegible] tant une armée de 180,000 hommes, [illegible] et à Belfort environ cent mille [illegible] sous Mac Mahon et Douai, à Nancy [illegible] cent mille hommes sous le maréchal [illegible], et au Camp de Châlons [illegible] nombreuses et jeunes troupes sous [illegible].

[illegible] forces nous semblent suffisantes pour arrêter la marche de l'armée [illegible] qui n'osera pas s'aventurer [illegible] en laissant des armées [illegible].

[illegible] examinant froidement la position [illegible] dont on en aucune façon désespérée [illegible] situation des armées françaises. [illegible] Mac Mahon contre l'une ou l'autre [illegible] donnée prussienne forcerait [illegible] du roi Guillaume à repasser [illegible].

[illegible] Voyage. — Les voyageurs [illegible] qu'en achetant leurs billets [illegible] de la rue de Camp, au sud de [illegible] Commune, ils pourront faire marcher [illegible] bagages de point de départ, c'est-[illegible] de leur résidence au point de destination, [illegible] d'arrivée, sans rien payer de [illegible].

[illegible] MENTS Nos. 22, 23, 24 et 25.—[illegible] la colonne des locaux spéciales à [illegible] Charles Kroeger, E. G. Bédique, [illegible] Nolan, et de Jasper Parfoy—[illegible] au bureau de la "Mutual Aid & [illegible] Life Insurance Association" [illegible] Louisiane, rue Carondelet, No. 20.

[illegible] n'est pas nécessaire que les nombreux gens [illegible] Hoque de la maladie [illegible] à coudre à poids [illegible] de BLOCK [illegible] les pilules, les cérémonies, les [illegible], les pilules, &c., parfaites [illegible] pour les malades scolaires et [illegible] de la famille. A vendre par [illegible] Hedrick, 67 et 116 de la rue du [illegible].

[illegible] La machine à coudre de Grover & [illegible] a obtenu le premier prix accordé à [illegible] meilleure machine pour familles, aux [illegible] d'Etat de la Louisiane et du Texas. [illegible], 183, Canal.

LA MORT DU GÉNÉRAL COLSON. — En traduisant, hier, précipitamment les dépêches pour notre édition de l'après-midi, nous avons lu le mot "aide" au lieu du mot "aide" et cela nous a fait écrire que le général Colson, chef d'état-major du maréchal Mac Mahon, avait été tué par ses aides-de-camp, tandis que la dépêche portait qu'il avait été tué à ses côtés (by his side) en parlant de Mac Mahon, ce qui est bien différent.

Appels au Patriotisme français.

Nous avons reçu de deux Alsaciens deux communications empreintes d'un chaleureux patriotisme. Les appels qu'ils contiennent trouveront de l'écho dans les cœurs de nos compatriotes. Voici ces communications.

Nouvelle-Orléans, 8 août 1870.

APPEL AUX FRANÇAIS !

Aux nouvelles qui nous parviennent, tous les cœurs français saignent ! Sachons mesurer avec force et résolution toute l'étendue du désastre afin de pouvoir mieux y remédier.

Un tiers, tout au plus, de l'armée française a été engagé ; le reste, y compris la garde impériale, est intact. Derrière eux, il y a y avoir 500,000 gardes-mobiles, 200,000 engagés Volontaires et conscrits.

200,000 francs-tireurs vont se lever en Alsace, en Lorraine, en Champagne et en Franche-Comté. C'est la Vendée de l'Est qui se lève ; chaque tronc d'arbre, chaque buisson recèle la mort d'un Prussien.

A Paris, 500,000 hommes organisés sous le commandement des sergents de ville et des anciens militaires en général, se battront, le cas échéant, pour la sainte cause, comme les Parisiens l'ont fait en juin 1848, pour ne pas subir une honteuse défaite.

Enfin, c'est pour les Prussiens la campagne de France qui s'ouvre, mais dans d'autres conditions qu'en 1814. — Non ressentiments immenses, la France est entière, c'est à peine si elle souffre d'une égratignure, et les 800,000 Prussiens qu'une victoire éphémère fait rouler au cœur de la France, se précipitent dans un gouffre qui va se refermer impitoyablement sur eux.

Français ! Elevons nos cœurs ! la patrie est en danger, mais la nation française ne redoute aucun péril.

Il reste confiant que tous les jeunes gens français résidant à l'étranger, et qui n'ont pas à subvenir aux besoins d'une famille, sauront bondir d'indignation guerrière à la nouvelle du coup qu'a reçu le lion mal éveillé.

Que tous ceux qui sont libres s'empressent de voler en France pour mettre leurs bras au service de la patrie menacée !

Que ceux que leur position et leur âge retiennent ici, contribuent par de l'argent.

C'est à cette dernière catégorie, qui possède généralement une certaine aisance, à fournir aux autres les moyens d'aller vaincre ou mourir dans les rangs de l'armée française.

ÉTIENNE BOEHLER,
Ex-sous-officier au 2e de Zouaves.

APPEL AUX ALSACIENS ET LORRAINS À LA NLLE-ORLÉANS.

Fils de l'Alsace et de la Lorraine, debout ! Trop longtemps nous sommes restés dans l'inaction, et je dirai que c'est presque une honte pour nous de n'avoir pas pris l'initiative.

Qui plus que nous doit donner libre cours à son patriotisme ? . . . Qui plus que nous doit jeter haut le cri de : "Vive la France" ? Qui plus que nous doit lever haut le glaive et s'écrier : "Mort à l'ennemi" ? Le peuple qui sublime le glaive, abdique son nom et ses droits !

Jusqu'aujourd'hui, vous vous êtes toujours montrés les dignes fils de la France. Vous vouliez rester Français : eh bien ! à l'œuvre !

Dieu a donné à chacun des armes. A l'enfance, l'innocence ; et les jeunes, à la jeune fille, la vertu et la beauté ; à l'homme, l'épée et l'honneur.

Tous, nous ne pouvons nous rendre sur le champ de bataille. Des liens contractés dans ce pays, nous forcent à y rester. Que ceux dont qui ne peuvent ceindre l'épée, mettent leur honneur à soutenir d'une autre manière l'Aigle de Napoléon.

De nos sympathies, de nos prières, de nos ressources nous devons donc aider et appuyer notre mère-patrie.

Portez vos regards à travers l'océan. Voyez le drapeau tricolore qui flotte sur la vieille cathédrale. Il convoque vos cœurs sous son ombre.

Alsaciens et Lorrains, ne tardez plus à porter secours à vos frères d'armes.

C'est sur notre propre territoire que se livrent ces combats meurtriers qu'on nous annonce télégraphiquement.

C'est sur les lieux même où nous avons si souvent joué dans notre enfance.

C'est Wissembourg, c'est Haguenau, c'est Bitsch, c'est Metz, c'est Strasbourg qui sont les théâtres sanglants où nos frères d'armes tombent si vaillamment.

Ici, nous survivons dans nos familles, et dans les rangs de nos amis que l'ennemi fait des victimes.

Qui ce soit, nos foyers qu'il convoite. Encore une fois : à l'œuvre ! Compatriotes . . . Ne soyons pas les derniers à alléger les malheurs de nos frères.

La France, qui apprendra notre générosité, nous en saura gré, et nos mères nous béniront.

UN ALSACIEN DE HOCHFELDEN.

LES MASSACRES DE CHINE.

Nous lisons dans un journal de Paris :

Une dépêche de M. de Rochechouart, notre représentant en Chine, datée de Pékin, 9 juillet, a été adressée au gouvernement français par voie de Kiatcha, nous la reproduisons ci-après :

M. Fontanié, consul de France, MM. Simon, Thomassin, sa femme, leur sœur de charité, les Sœurs de l'Providence et nos gens, en tout quatorze Français, ont été massacrés par la populace de Tien-Tsin, le 22 juin. Il n'y a aucun danger à Pékin, où se trouvent MM. de Bacourt, Deveria Rastelliendier, Sherzer, Mortin, Dirlequin, d'Arnoux et moi.

Signé : ROCHECHOUART.

—On donne à l'*Entracte* comme authentique le fait suivant :

"Une riche héritière devait se marier prochainement avec un jeune homme fort estimé, officier dans la mobile, donna sa démission dès les premiers bruits de guerre.

"En apprenant cette nouvelle, sa fiancée lui a écrit laconiquement :

"—Je croyais épouser un homme. Vous n'êtes qu'une femmelette : ne comptez plus sur moi."

—On épilogue de toutes parts sur la valeur respective du fusil à aiguille et du fusil chasepot.

C'est le moment de rappeler un mot du général Bourbaki, lors de son voyage à Berlin, après les affaires de Danemark.

—Qu'entes-vous de ces fusils ? demanda le roi de Prusse.

—Hem ! fit Bourbaki, ça dépend des hommes qui sont au bout.

CHRONIQUE LOCALE.

NOUVELLES DIVERSES.—Dimanche matin, un homme de police a trouvé dans un lot vacant, au coin des rues Magazine et Philip, une quantité considérable d'argenterie qui avait été volée chez le Dr. Scott, rue des Magasins, No 67.

Le café de l'orge et Franklin, au coin des rues White et Melpomène, a été frappé de la foudre, dimanche dernier, à l'après-midi. La commotion a brisé les vitres d'une fenêtre.

Edgar Bogar, un jeune garçon d'environ 12 ans, dont la demeure est rue Delarondes, est tombé d'un arbre sur lequel il grimpait, hier dans l'après-midi, et s'est fait beaucoup de mal. Il s'est fracturé le crâne et casé le bras.

Dimanche matin, un nommé Hugh Sheridan, qui avait été blessé d'un coup de poignard au coin des rues Girod et Nouvelle-Levée, a été conduit à l'hôpital. John Lee, soupçonné d'avoir porté le coup, a été arrêté.

Dans une dispute survenue, samedi soir, dans la rue Tchoupitoulas, entre deux jeunes gens, Henry Gallagher et James Sullivan, le premier a reçu un coup de poignard qui lui a fait une blessure grave. Gallagher a été transporté chez lui, rue Tchoupitoulas, No 174. Quant à Sullivan, il a échappé et on ne l'a pas entendu parler depuis.

Lucien Joseph a essayé de se suicider chez lui, dans la maison située rue Bienvenue, entre Bons-Enfants et Union. Dimanche matin, en se tirant un coup de pistolet : mais la balle a glissé et ne lui a fait qu'une légère blessure à la tête. La cause qui a porté Joseph à cet acte de désespoir est inconnue.

Dimanche soir, vers 9 heures, un blanc, jeune, est tombé dans le Vieux Bassin, devant la rue Franklin, et s'est noyé. Son corps n'a pas été retrouvé. Son chapeau a été porté à la station.

LA DESTRUCTION DES CHIENS. — Il paraît que la police a changé de système pour la destruction de ces animaux. Au lieu de les prendre dans les rues, de les mettre dans les dépôts et de tuer ceux qu'on ne réclame pas, elle fait usage de sauces empoisonnées. Qu'on donne ces sauces aux chiens errants, rien de mieux ; mais qu'on n'en jette pas dans les cours. Nous apprenons que M. Delaney, demeurant au No 211 rue des Remparts, s'est plaint au chef de police que son chien "a senti l'effet de cette sauce contre les voleurs," a été empoisonné hier dans sa propre cour, par l'homme de garde de quartier.

ACCIDENT FATAL.—George Barnard, ancien officier de police, conduisant hier soir le tombereau qui sert à enlever les ordures, a été renversé par le cheval et traîné sur plusieurs pas. Il a reçu des blessures graves, dont il est mort ce matin.

RAPPORT MORTUAIRE. — Pendant la semaine qui a fini dimanche dernier à 6 heures du matin, il est mort 94 personnes dont 52 du sexe masculin, 40 du sexe féminin et 2 non classées ; 68 de race blanche, 16 de race noire et 14 de race mulâtre. La petite vérole a fait encore deux victimes, parmi les noires.

TEMPÉRATURE. — 8 août 1870.

THERMOMÈTRE DE C. DURAMEL, OPTICIEN, No. 111 rue du Canal.

6 heures	A. M.	80 degrés.
12 "	"	86 "
3 "	P. M.	88 "
6 "	"	84 "

Nouvelles militaires de France.

Nous trouvons dans nos journaux français, allant jusqu'au 23 juillet, les faits suivants :

Le fort de Vincennes a dirigé sur Metz, la nuit dernière, des boulets, des obus et un grand nombre d'autres projectiles.

On fortifie Strasbourg d'une façon toute spéciale. Nous apprenons que des tranchées-abris ont été pratiquées par un régiment appartenant au corps d'armée du maréchal Mac-Mahon. Les résultats que l'on en a obtenus ont été des plus satisfaisants. Cinq cents soldats, placés sur une ligne, ont pratiqué une tranchée de 500 mètres d'étendue sur 1 m. 85 de profondeur, et cela en moins de dix minutes.

Ils se sont ensuite abrités derrière leurs travaux, et il eût été impossible aux balles de l'ennemi de les y atteindre.

Le tirage au sort pour la classe de 1870, appelée à activité par anticipation, aura lieu, nous assure-t-on, du 5 au 10 août prochain.

—On assure à Saint-Omer que le camp d'Helfaut va être remis en état et qu'un corps de troupes assez considérable y sera envoyé. On croit en même temps que les bataillons de la garde nationale mobile du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme pourront y être envoyés pour y être exercés au maniement des armes.

—On nous écrit de Nancy :

Les bataillons de la mobile, en Lorraine, sont animés d'une ardeur et d'un entrain sans pareil. On nous cite un bataillon dans lequel, sur trente officiers, pas un n'a fait valoir des motifs d'absence, et quelque-une cependant en avaient de légitimes.

—Une lettre que nous recevons de Nancy nous dit : "Certes, l'armée qui a traversé Paris se souviendra de l'accueil "que lui ont fait les Parisiens ; mais, je "dois le dire, cet accueil pâlit encore à "côté de celui que nous font en ce moment "les Lorrains. On peut dire que chaque "soldat a trouvé dans chaque maison de "la Lorraine une nouvelle famille."

—Des désordres se sont manifestés à Lyon dans la soirée de mercredi, mais la population a aussitôt arrêté les perturbateurs, que l'on suppose être des agents prussiens. Nous trouvons à ce sujet dans le *Salut Public* un fait qui semblerait prouver que cette appréciation est assez fondée :

"Hier, un capion prussien a été arrêté dans l'une de nos principales gares. Il s'était amusé à noter le mouvement des troupes dirigées sur la frontière de l'Est, en prenant le numéro de tous les régiments expédiés par la voie ferrée.

"Cet individu a été trouvé nanti d'une forte somme. On nous a même assuré qu'il était porteur d'une trentaine de mille francs. Cet argent serait merveilleusement appliqué au soulagement de nos blessés."

Les Généraux Français.

LE MARÉCHAL LEBŒUF.

C'est une capacité et une sympathie, un administrateur et un capitaine, une parole et une épée.

Sa figure est des plus martiales : il est grand, solide et moulé comme un canon, avec une bonne grosse tête posée fièrement sur de larges épaules.

La bienveillance, la franchise et la loyauté sont écrites sur son visage.

Le front est vaste et calme, l'œil doux, le regard fin. Le nez est un peu large, mais la narine bien dilatée, généreusement. Le visage est rond, plein, souriant ; les joues bien portantes et comme gagnées de fossettes, je ne sais quoi de sympathique et de rayonnant.

La barbe a quelque chose d'olympien, et, si le Dieu Mars a porté des moustaches, elles étaient vraisemblablement toutes pareilles à celles du maréchal Le Bœuf.

Le maréchal est très instruit dans son art et passe maître dans cette arme terrible qui se nomme l'artillerie.

Personne ne sait mieux que lui où peut aller cette balle, éclater cette bombe et combien ce boulet emportera de Prussiens.

Il connaît tous les engins de guerre, leur portée, leur puissance et les mitrailleuses n'ont pas de secret pour lui . . .

Son Louvre est le Musée d'artillerie, ses objets d'art sont des canons.

Chez le maréchal Le Bœuf, le soldat de grand mérite est doublé d'un véritable administrateur. Il est entré au ministère et il y est resté, y bâtonnant à de louables et nombreuses réformes, entreprises avec résolution, conduites à bien.

C'est un homme de cabinet autant que de champ de bataille : il monte à la tribune comme il monterait à l'assaut et l'on peut dire que le portefeuille de la guerre est aussi léger à sa main que l'épée de Constantine et de Solférino.

Sa parole est originale et franche, toute militaire. On l'écoute avec sympathie parce qu'elle est toujours loyale, avec plaisir parce qu'elle est nette et simple.

Hier soir, en causant du maréchal, mon ami fit une remarque aussi juste que piquante :

—Quand le ministre de la guerre s'élève à la tribune, il arrive à ne prononcer que les voyelles.

On dirait qu'il envoie toutes les consonnes en Prusse et qu'il se fâche en italien : ses phrases partent comme des coups de revolver, et ses péroraisons, beaucoup moins longues que ses moustaches, finissent comme les discours des princes prussiens.

De sa franchise il a fait une arme, une arme chevaleresque mais redoutable, qui force, paraît-il, l'adversaire dans ses derniers retranchements.

Sa bonhomie est charmante : il a beaucoup d'esprit et du meilleur, un esprit qui ressemble fort à son épée et à son gilet.

Le maréchal Le Bœuf n'a que soixante ans. Il sortit de l'Ecole polytechnique pour entrer à l'Ecole d'artillerie de Metz, et partit pour l'Algérie. Devenu aide-de-camp de Marmont, il se mêle à tous les faits de guerre de la France de 1830 à 1848 et se trouve à la prise de Constantine.

En 1857, il est déjà capitaine, et nous le trouvons au second siège de Constantine.

Ce fut lui qu'on chargea d'aller examiner, en plein midi et sous un feu meurtrier, l'emplacement de la batterie de breche, délicate mission dont il s'acquitta avec autant de bravoure que de bonheur.

Il est peu d'officiers qui comptent autant de citations à l'ordre de l'armée.

Son nom se trouve partout inscrit aux bulletins de l'Armée d'Afrique ; et trois fois, il est cité dix fois.

La guerre de Crimée est déclarée et Le Bœuf arrive sous les murs de Sébastopol avec le grade de colonel.

Il est divisionnaire en 1859 et commande notre artillerie sur les champs de bataille de Magenta et de Solférino.

On se souvient avec quel à-propos et quelle ardeur il vint au secours de l'armée sarde compromise à ce point qu'il est permis de dire qu'il la sauva.

En 1866, le général Le Bœuf fut envoyé en Vénétie comme commissaire impérial chargé de remettre cette province aux autorités italiennes.

Si le maréchal n'était pas un personnage aussi modeste, il pourrait se faire peindre remettant les clefs de Venise à Victor Emmanuel, non sur un plat d'argent, mais à la pointe de son épée.

En 1869, il remplace le général de Goyon à Toulouse et commande le sixième corps d'armée.

Un décret du 21 août le fait ministre de la guerre. Comme ses collègues, il donne sa démission le 27 décembre, mais le portefeuille qu'il vient de rendre lui est de nouveau confié par le ministère du 2 janvier 1870.

Le maréchal Le Bœuf est aujourd'hui major-général de notre armée et remplit les fonctions confiées au prince de Neufchâtel sous le premier empire.

C'est une organisation heureuse, privilégiée, dont des aptitudes les plus diverses, il commande, il administre, il parle ; qu'il se mette sur un champ de bataille ou qu'on le place dans un ministère, il tient sa place, et s'il y a pas illusoire d'un plus vif éclat le rôle qu'on lui a confié, on peut dire que, par son mérite et son caractère, il l'a toujours honoré.

FULBERT DUMONTEIL.

—On lit dans l'*Opinion nationale* de ce soir, sous ce titre : "Un nouveau mode de recrutement pour l'armée prussienne, les lignes suivantes :

"Le gouvernement prussien a trouvé un moyen assez violent de forcer ses sujets à servir ne rauger sous son drapeau ; voici un fait curieux.

"Trois jeunes gens devenus sujets prussiens par suite de l'annexion étaient employés chez un commissionnaire du passage Saulnier, à Paris. Il y a deux ans, hier, Fordre de rentrer immédiatement dans leur pays pour être incorporés dans l'armée prussienne.

"En même temps que cette notification leur était faite, leur mère qui habite le pays annexé recevait du gouvernement prussien avis "*que si ses fils ne rentraient pas immédiatement en Prusse, ses biens seraient confisqués.*"

La mère en faisant part à ses enfants de cette notification les avisait "qu'elle aimait mieux voir ses biens confisqués que "ils les voir revenir prêter leur concours à "la Prusse."

☞ La machine à coudre de Grover & Baker, qui a remporté le prix aux Foires d'Etat de la Louisiane et du Texas, ne coûte que $55. BUREAU, 183, de la rue du Canal.

☞ Les comités de machines à coudre des Foires d'Etat de la Louisiane et du Texas, tenues en 1870, ont assurément les précieuses qualités de celle de Grover & Baker en lui accordant le premier prix destiné à la meilleure machine pour familles.

☞ Le général R. E. Lee, décrivant à la date du 12 janvier 1867, dit : "Grâce à nos mécaniques si simples et à l'expérience qu'en ont faite mes aides, la machine à coudre favorite de ma famille est celle de WILCOX & GIBBS." ☞

LA POUDRE LABORD est le purgatif végétal le plus agréable, le plus efficace et le plus énergique de tous les purgatifs. Ce médicament réussit là où tous les autres échouent ; et par les résultats curatifs qu'elle a produits, la Poudre Laborde est le plus précieux purgatif. Le premier rang dans médicaments indispensables dans les pays chauds.

A vendre dans les principales pharmacies de la ville et de la campagne.

Dépôts : chez Ball, Lyon & Co., 40 et 42, rue du Camp ; Duconge, 39, rue de Chartres et A. Grille, pharmacien, 205, rue Royale.

PAR LE TELEGRAPHE.

Dépêches transmises à l'Abeille.

Nouvelles de la guerre Franco-Prussienne.

Rapport du ministre de la guerre en France.

Armement de Paris.

Les forts mis en état de résistance.

Plus de monde qu'il n'en faut pour les défendre.

Renforts pour l'armée en campagne

150,000 hommes vont la rejoindre.

La France aura deux millions de défenseurs.

Le corps d'armée de McMahon en meilleur état qu'on ne le supposait.

Une bataille imminente devant Metz.

Bruit d'un changement dans le commandement.

Bazaine serait commandant en chef.

Trochu serait major-général de l'armée.

Un comité national avec plein pouvoir en ce qui concerne la guerre.

Le cri de : Aux armes ! Aux armes ! universel à Paris.

Proclamation des ministres.

Appel à tous les Français.

Probable levée en masse.

Les armes ne manqueront pas.

Grandes mesures décidées par le gouvernement.

L'Italie enverra 100,000 hommes.

Récit du combat de Wissembourg.

Nouvelles Européennes

Londres, 8 août—Le *Times* de ce matin dit : "Il est question de savoir si la santé de l'Empereur lui permettra de posséder de toutes ses facultés ordinaires.

La guerre est marquée par son hésitation habituelle, et est attribuée à une stratégie de hasard et sans but et à une inaction énigmatique qui a probablement été fatalement préjudiciable aux armes nationales.

L'Empereur est maintenant obligé d'accepter la bataille, bien différemment, cependant il a sur les bras la tâche de concentrer toutes ses forces et de ramener l'esprit de son armée battue ; et cela, pendant que son chemin se concentre au cœur de la Lorraine.

Les circonstances exigeront bientôt que l'Angleterre reprenne comme médiatrice.

On dit que les princes d'Orléans prodiguent leur argent pour soulager les blessés de l'armée française.

Les navires entrent toujours dans les rivières Elbe et Weser en dépit du blocus.

Un bélier français croise devant Douvres.

Les voyages de plaisir continuent toujours en France en dépit de l'agitation occasionnée par la guerre.

L'augmentation des taux de la rente a eu un effet favorable sur le marché du grain en le purgeant des spéculateurs qui travaillaient sur des capitaux d'emprunt.

L'Prusse reste sourde aux nouvelles de la défaite française avec un profond chagrin.

Les forces prussiennes menacent maintenant Mezières et Givet.

MacMahon continue à retraiter vers Nancy.

Il y a eu des illuminations et des réjouissances publiques hier sont à Hamburg, Dresde, Breslau et autres villes. Les prisonniers français sont bien traités à Darmstadt.

Paris, 8 août—Le reste de la garde nationale doit être incorporé avec la garde mobile, et les deux corps seront organisés en un seul immédiatement.

Le nombre des morts et des blessés doit avoir été considérable. Les soldats qui restent brûlent de venger la mort de leur général.

Les gens du pays semblent être dans une grande consternation. La route qui conduit à Haguenau est foulée de paysans qui emportent leurs effets et emmènent leurs bestiaux avec eux en pleurant sur le sort réservé à leurs humbles chalets.

Paris, 8 août—Les Américains reçoivent leurs passe-ports.

Les ministres ont lancé la proclamation suivante :

Français—Nous vous avons dit toute la vérité. C'est pourquoi maintenant à faire votre devoir. Qu'un seul cri retentisse du haut de la France à l'autre ! qu'il y ait rivalité entre tous pour soutenir la grande cause. Quelques uns de nos régiments sont tombés devant des forces écrasantes par le nombre.

L'armée n'a pas été battue. Soutenus, à l'ouverture de l'engagement d'hier les Prussiens ont tiré un canon de Forbach, et ont mis le feu à la ville. Le troisième corps a été engagé à Forbach, appuyé seulement par deux divisions d'infanterie corps. Les corps des généraux Lapaud et Failly n'ont pas pris part à la bataille. La retraite s'est commencée à une heure après d'abord étant de peu d'importance, mais bientôt de fortes masses de troupes, cachées dans les bois ont essayé de tourner notre position. Le corps prussien les Prussiens ont paru comme repoussés et comme renommé à Battaunel, mais des corps des troupes bavaroises ont pris Frœschweiler. Le général Frossard a été obligé de se retirer. Aujourd'hui les troupes qui avaient été séparées hier se concentrent autour de Metz. Dans la bataille de Frœschweiler, près de Wœrth, le maréchal Mac-Mahon dans ignoré pas qu'il vient de rejoindre leur corps. Les alliés ne cessent de nous harcéler par des vagues. On dit que beaucoup de charges de cavalerie ont été faites, mais les Prussiens avaient des fortifications qui leur permettent de les repousser. Il n'y a pas de panique. Le général Douai a pris le commandement et après un rude engagement la position occupée par le général Frossard. Les troupes du général Douai et Français et le Col. Reuter sont parmi les blessés.

Scarbruck, 8 août, 7 P. M.—La ville de Sarbruck vient d'être reprise par le premier corps de l'armée du Prince commandant le général Steinmetz.

Aout, 7, 6 h. A. M.—Le général Goeben rapporte qu'il a fait plusieurs centaines de prisonniers dans le combat à l'Ouest de Forbach. Le général Steinmetz dans que le corps du général Frossard a été engagé. Nous avons quatre divisions. La nuit seule a mis fin à la bataille. Nous avons pu ne pas nous retraiter sur les hauteurs. Ce matin, Paction a pommencé vers une heure du matin. Elle n'a pas été sérieuse jusqu'à ce que plusieurs masses de l'ennemi aient été concentrées, mais avant cela le troisième corps n'était mon[illegible] tranquillement sur les hauteurs. Ce soir tout est tranquille. Je vais au centre de la position.

Berlin, 7 août—Les Français ont été battus sur toute la ligne en deux jours d'engagements, et sont en retraite sur Metz pour couvrir Paris. Leurs pertes sont immenses. Mac Mahon a été battu sur la droite et Frossard sur la gauche. Les Prussiens ont fait 6,000 prisonniers, pris 30 canons et six mitrailleuses.

Berlin, 6 août, par Londres—L'Empereur des Français s'est rejoint par toute la ligne et concentre ses troupes pour la défense de Paris. Ses pertes sont énormes. Les Prussiens ont atteint les Français dans leur retraite de bonne heure samedi matin. Le 1er corps français, qui a pris collonne de Spicheren, le position qu'il a tant tenue de tenir pendant leur retraite, a été détruit par les Prussiens à la pointe de la baïonnette. Cette affaire est connue sous le nom de Haguenau.

Berlin, 8 août—Le roi Guillaume envoie la dépêche suivante à la reine : "Bonnes nouvelles. Une grande victoire a été gagnée aujourd'hui. Quelques 6,000 Français ont été faits prisonniers, pris 30 canons, deux drapeaux et six mitrailleuses. Mac Mahon, qui avait le commandement, avait reçu des renforts considérables. L'affaire a été très chaude et a duré de 7 heures du matin à 9 heures du soir. Hanre à laquelle les Français ont commencé à battre en retraite, nous abandonnant le champ de bataille. Nos pertes sont légères."

Berlin, 7 août — Une salve d'artillerie a été tirée en l'honneur de la victoire des Prussiens.

Berlin, 7 août — Les dépêches officielles suivantes ont été reçues :

Moyenne, août, 6.30 P. M.—Les Français ont été refoulés sur toute la ligne et ont commencé à se replier dans l'intérieur. Ils ont abandonné leur position et se sont retirés en avant de Forbach qu'ils avaient occupé depuis la fameuse bataille de trois divisions contre trois compagnies de Prussiens, mais ils ne sont pas poursuivis. Le feu a été très vif, mais non protégé, et en retirant ils y ont répandu la conflagration en y enfermant des boulets rouges.

9 h. m.—Les éclaireurs prussiens ne sont approchées que à 3 lieues de Metz. Le gros de la général Kamers a trouvé l'ennemi à l'ouest de Sarbruck dans une forte position sur les ministrations, près de Spicheren et a commencé une attaque immédiate. Entendant le bruit du canon, une portion de la 1re division qui était en route vers Forbach a la tombée du jour, reçu l'ordre de prêter le commandement et après un rude engagement la position occupée par le général Frossard. Les troupes du général Douai et Français et le Col. Reuter sont parmi les blessés.

Scarbruck, 8 août, 7 P. M.—La ville de Sarbruck vient d'être reprise par le premier corps de l'armée du Prince commandant le général Steinmetz.

Paris, 7 août—Des rapports officiels rapportent qu'à fait plusieurs centaines de prisonniers dans le combat à l'Ouest de Forbach. Le général Steinmetz dans que le corps du général Frossard a été engagé. Nous avons quatre divisions. La nuit seule a mis fin à la bataille. Nous avons pu ne pas nous retraiter sur les hauteurs. Ce matin, Paction a pommencé vers une heure du matin. Elle n'a pas été sérieuse jusqu'à ce que plusieurs masses de l'ennemi aient été concentrées, mais avant cela le troisième corps n'était mon[illegible] tranquillement retiré sur les hauteurs. Ce soir tout est tranquille. Je vais au centre de la position.

Berlin, 7 août—Les Français ont été battus sur toute la ligne en deux jours d'engagements, et sont en retraite sur Metz pour couvrir Paris. Leurs pertes sont immenses. Mac Mahon a été battu sur la droite et Frossard sur la gauche. Les Prussiens ont fait 6,000 prisonniers, pris 30 canons et six mitrailleuses.

Berlin, 7 août — Les dépêches officielles suivantes ont été reçues :

Moyenne, août, 6.30 P. M.—Les Français ont été refoulés sur toute la ligne et ont commencé à se replier dans l'intérieur. Ils ont abandonné leur position et se sont retirés en avant de Forbach qu'ils avaient occupé depuis la fameuse bataille de trois divisions contre trois compagnies de Prussiens, mais ils ne sont pas poursuivis. Le feu a été très vif, mais non protégé, et en retirant ils y ont répandu la conflagration en y enfermant des boulets rouges.

9 h. m.—Les éclaireurs prussiens ne sont approchées que à 3 lieues de Metz. Le gros de la général Kamers a trouvé l'ennemi à l'ouest de Sarbruck dans une forte position sur les ministrations, près de Spicheren et a commencé une attaque immédiate. Entendant le bruit du canon, une portion de la 1re division qui était en route vers Forbach a la tombée du jour, reçu l'ordre de prêter le commandement et après un rude engagement la position occupée par le général Frossard. Les troupes du général Douai et Français et le Col. Reuter sont parmi les blessés.

Paris, 7 août—Le *Journal Officiel* dit que la défense de Paris est sûre.

Il faudrait une armée de 300,000 hommes pour investir les fortifications, tandisque 30,000 hommes suffiraient pour les défendre, et il y a assez de troupes dans la ville et ses environs pour fournir la garnison nécessaire, avec le renfort de la flotte qu'on pourra se procurer.

La garde nationale, la garde municipale et les pompiers formeront une armée solide de cent mille hommes. Il n'y a pas de danger pour Paris.

Paris, 7 août—Le *Liberté* a ce qui suit de sources officielles.

Le général Frossard n'a rejoint qu'à une courte distance. Le maréchal Mac Mahon a combattu près de Niederbronn ; son quartier-général était à Haguenau, et il n'est rejoint sur Saverne. Strasbourg est aussi menacé.

Une dépêche particulière a été reçue, dit-on, qu'elle annonce qu'un corps de troupes bavaroises est en route vers Bâle.

Paris, voie de Londres, 7 août—Le Sénat et le Corps Législatif ont été convoqués pour le jeudi, 11 courant.

La dépêche de l'Empereur annonçant la défaite du maréchal Mac Mahon et sa séparation de l'armée principale a causé la plus grande consternation. Suivant l'Espérer, cependant, tout peut encore être réparé. La *Liberté* invite le peuple de France à se lever en masse et à repousser les envahisseurs.

La dépêche de l'Empereur est datée de dimanche, 7 août, 3 h. 30 après-midi, et dit : Les communications avec Mac Mahon ont été coupées, et n'a rien reçu de lui jusqu'à hier soir. Le général L'Aigle a alors annoncé que la partie de Mac Mahon avait été gagnée dans la bataille, mais que son retraite a été effectuée en bon ordre. Sur la gauche, Faction a pommencé vers une heure du matin. Elle n'a pas été sérieuse jusqu'à ce que plusieurs masses de l'ennemi aient été concentrées, mais avant cela le troisième corps n'était mon[illegible] tranquillement retiré sur les hauteurs. Ce soir tout est tranquille. Je vais au centre de la position.

Berlin, 7 août—Les Français ont été battus sur toute la ligne en deux jours d'engagements, et sont en retraite sur Metz pour couvrir Paris. Leurs pertes sont immenses. Mac Mahon a été battu sur la droite et Frossard sur la gauche. Les Prussiens ont fait 6,000 prisonniers, pris 30 canons et six mitrailleuses.

Berlin, 6 août, par Londres—L'Empereur des Français